me dirigerait-il pas la destinée des hommes? D'où vient donc, quand, sans cela, des individus comblés, qui pourraient et devraient progresser le moral, quand on y résiste délibérément? Peut-être ce "quelque chose" a-t-il pitié de moi, et, en récompense des épreuves sobles, me fagnait-il l'occasion de reprendre mon rang.

Mais Gontran n'était pas de ceux qui, dans la bonne ou en mauvaise fortune, s'abandonnent au cours des événements. Il pratiquait le maxime: "Aide-toi, le ciel t'aidera." Le temps est passé où la manne tombait du ciel. On a le devoir de se montrer intelligent, de profiter des occasions qui se présentent en chemin.

C'est pourquoi il recueillait attentivement les paroles d'André. Que sait-on? Quant à ce "trou noir," il estima que, plus tard, le lien d'amitié se resserrant, le jeune Laroche, de lui-même, y porterait la lumière.

Ils étaient embarqués. *Le Lafayette* voguait régulièrement vers le golfe du Mexique. Les heures se succédaient lentes et uniformes.

Un soir, tous deux, sur le pont, achevaient de fumer un cigare:

—Mon cher Gontran, dit André, je ne voudrais pas commettre une indiscrétion, aussi vous prié-je ne pas me répondre si ma question en avait le caractère. Vous croirez, et vous eus, que c'est la sympathie qui me la suggère.

—Vous n'avez pas besoin de l'affirmer, André, et vous ne saurez être indiscret avec moi. Que voulez-vous savoir?

—Vous m'avez dit que vous êtes baron et m'avez laissez entendre que des revers de fortune vous déterminent à accepter un emploi à la Nouvelle-Orléans. Puis-je vous demander quel est cet emploi, mon ami?

—Certainement. Dame! Je parle et j'écris correctement l'anglais, l'allemand, l'italien et le portugais. Moins bien le hollandais et l'espagnol, mais assez cependant pour correspondre à peu près, en ces idiomes. En sorte que, sur la recommandation d'un consul, je suis en quelque sorte engagé, avec une maison, qui fait probablement la concurrence à M. votre grand-père: MM. Simpson and Co. Connaissez-vous?

—Parfaitement. Des concurrents, en effet; mais les plus courtois du monde. D'où suit un courant de relations qui a permis parfois à mon grand-père de les obliger.

—J'entrerai chez eux en qualité de secrétaire, chargé de la correspondance générale.

—Et.... — c'est ici, je le crains, mon cher baron, que commence l'indiscrétion.—Quels émoluments avez-vous obtenus?

—Aucun chiffre n'est fixé.

André garda un moment le silence. Tout en affectant un air dégagé, le gentilhomme déchu l'observait attentivement, anxieux de pénétrer les intentions du jeune homme.

—Excuse, dit le petit-fils de Laroche, je voudrais que, sans manquer à la délicatesse, d'aucune part, vous visiez mon grand-père avant de vous rendre chez MM. Simpson. Le pouvez-vous, Gontran?

—J'en ai toute liberté. Pourquoi?

Mais j'imagine que grand-papa vous dira des choses utiles.

—Soit. Et merci, conclut Gontran.

On n'en parla plus.

Pourtant, si André s'était à peu près fait connaître de son nouvel ami, celui-ci s'était contenté de donner des renseignements généraux sur son passé. Il jugea qu'il fallait "se raconter" plus amplement.

—Je vous suis d'autant plus reconnaissant de l'intérêt que vous me manifestez, mon cher André, dit-il, que vous ne me connaissez pas, en somme. Savez-vous si je mérite votre confiance?

—Je le crois, voilà tout.

—Il vous sied, sans doute, de faire crédit au prochain, reprit plaisamment Gontran; vous êtes assez riche pour cela. Eh bien! mon cher, vous ne placez pas vos bonnes dispositions à fonds perdus.

"Si, en dépit de ma naissance, je suis réduit à chercher une condition non en rapport avec le niveau social de mes parents, ce n'est pas que j'aie rien fait pour en arriver là. Toutefois, ne vous attendez à rien de romanesque. Mon histoire est d'une simplicité tout à fait terre à terre.

"J'ai perdu ma mère en bas âge. Mon père s'est remarié. De caractère faible, il a eu le malheur de laisser une personne autoritaire et vindicative. Très affligé, très malheureux, il l'eût quittée sans les deux enfants qui survinrent.

Mais, faute de rompre un lien pénible, il se jeta dans la dissipation pour s'en distraire. C'était donner des armes contre lui. On en profita tant et si bien qu'à sa mort on établit des comptes tels que, moi, innocent des dissentiments de son second ménage, j'en subis pourtant les conséquences.

"Je ne dirai pas que j'étais ruiné. On m'avait ruiné est plus exact. Il y fallait une consécration. On me fit émanciper à dix-huit ans. Puis on me demanda des signatures, en m'en déguisant la portée. Je signai. C'était fait!

"Durant quelque temps on pourvut à mes besoins par respect humain. Puis ma belle-mère mourut. L'une de mes demi-sœurs l'avait précédée. Mon demi-frère prit peu après par accident. Et je me trouvai en face d'héritiers de ma belle mère, qui ne m'avaient jamais vu, que j'ignorais de même, et qui, devant des papiers en règle, me tirèrent leur révérence.

"De ma mère, il me restait quelque chose. Privé de conseils, d'exemples et d'appui, j'en usai mal. En sorte que, sentant l'obligation de me créer des ressources, coûte que coûte, je n'expatriai par préoccupation d'amour-propre.

"C'est sottise, sans doute, et je m'en confesse. Mais je souffrais à la perspective de paraître en besogneux, en pauvre, dans un monde où mes origines exigeaient, à mon sentiment, que j'allasse de pair avec tout le monde.

"Comme tant d'autres, j'ai pensé qu'au pays de l'or, n'y eût-il qu'à glaner, je rétablirais mes affaires. A distance, c'est si beau! Mais sur place, quelle chute! Et j'arrive à la fin de mon rouleau, quand la proposition Simpsons m'a été faite. J'ai accepté en principe, sans m'engager positivement. J'ai prie le train. Je vous y ai rencontré. Et nous voilà.

"Vous savez le passé. Vous voyez le présent. Que me garde l'avenir?.... Je vous l'assure, André, il est des heures d'insomnie, oh, dans l'étroite couchette de la cabine que nous partageons, il me prend l'envie de me lever à petit bruit, de gagner le pont, et de là, enfin, en me laissant glisser le long du bord!

Si l'intention secrète de Gontran était d'émouvoir le petit-fils du millionnaire, il y était pleinement parvenu.

André voyait en lui une victime; une sorte de martyr, très digne.; Lui, petit-fils d'un homme qui, faute d'une place, s'était installé au coin d'une rue, commissionnaire, cireur de bottes, ouvreur de portières, il admirait ce "noble jeune homme" qui consentait à recevoir un salaire, persuadé qu'il dérogeait.

L'éducation française, toute monarchique, en dépit des révolutions, maintient ces sortes de préjugés dans les idées du plus grand noeibre. Si au regard de la loi, un noble ne vaut ni plus ni moins qu'un autre citoyen, la noblesse exerce toujours, sur la masse, un prestige, heureusement platonique.

Néanmoins, Thomas Laroche, le grand-père d'André, y fut réfractaire, quand, au débarqué, son petit-fils lui amena le jeune baron, son sauveur. Toujours Français de cœur, et bon, et bien Français, le vieillard ne s'en était pas moins américanisé, quant aux idées générales. Que Gontran de Maxens eut été dépouillé, c'était très malheureux; ça ne fait pas doute; qu'il voulût travailler, c'était tout simple. Mais en baronnie ne faisait rien à la chose, et il eût été le plus roturier de toute la roture, qu'il n'en eût en ni plus ni moins de mérite, au sentiment du vieux banquier.

Thomas ne s'attachait pas à cela. Ce à quoi il s'attachait, par exemple, c'était à faire plaisir à André.

—Tu as de l'amitié pour lui, mon cher enfant? Voilà son meilleur titre, et il suffirait à faire ce que tu souhaites. Mais il t'a sauvé la vie par-dessus le marché, le tiers de passe est une dette pour moi; dette que j'aurai plaisir à acquitter, largement; n'ais pas peur.

Ce que souhaitait André, c'est que son ami fût pourvu de fonctions supérieures dans le comptoir de Thomas.

—Entendu! dit le bonhomme. Reste à le dégager de sa quasi parole aux Simpsons. Je m'en charge.

Cela fut bientôt fait. En sorte que le baron de Maxens eut bientôt une place à part et prépondérante dans la maison du banquier armateur. Pas un employé, un second, quelqu'un qui avait droit de tout surveiller par les mains de qui toutes les négociations passaient, et à qui il ne manquait que la signature pour être l'égal du patron.

Ce n'est pas du premier coup que Gontran en était arrivé à ce point. Thomas s'était réservé de l'étudier d'abord. Soit que le jeune homme le prenantit, soit qu'il prît goût et intérêt aux opérations de l'entreprise, le grand-père d'André en augura bien et lui accorda sa confiance.

Une espérance germa dans son esprit. Cette "maison" son œuvre, qui lui faisait le plus grand honneur, que deviendrait-elle après lui? André ne déclarait incapable de la conduire. Non. Mais si par une coalition avec un tiers, peut-être bénéfique en restait à son petit-fils?.....

Il rêva d'associer les deux jeunes gens. André appartenait le principal: crédit, clientèle, renom. Gontran apportait son intérêt, son entente des négociations. Partage équitable, semblait-il, qui devait satisfaire les intérêts.

Gontran devina l'arrière-pensée,—l'arrière-espérance!—du brave homme, et, jugea qu'il entrait au port, enfin! Aussi s'appliqua-t-il à se concilier le bon vieillard, qui finalement la lui accorda tout entière.

Un soir, André ayant accepté une invitation en ville, son grand-père et Gontran achevaient de dîner seuls.

—Tenez, mon cher enfant, dit Thomas, je vais vous confier un secret qui me trouble depuis longtemps. Vous aimez André, vous m'aideriez peut-être à le décider à me faire un grand, bien grand plaisir!

—Vous ne doutez pas de ma bonne volonté, j'espère, monsieur Laroche.

—Je veux cet que j'y fais appel, répondit le grand-père, en lui tendant les mains.

—Parlez donc.

—Eh bien! mon cher Gontran, je sens que je me fais vieux, et ça me chiffonne de penser que je peis m'en aller, sans que mon petit-fils ait fait son nid comme tout le monde.

—Se marier?

—Précisément.

—Ecoutez, monsieur, fit Gontran, j'ignore si André est de caractère à changer de résolution. Ce qu'il m'a conté des différentes phases de son existence, —et je pense qu'il me l'a dite presque toute,—semblerait au contraire dénoter un esprit très ferme, très simplement résolu.

"Or, à New-York, nous nous connaissions à peine, la conversation tombant sur la possibilité de son mariage, il m'interrompit brusquement et prononça un "jamais" qui me frappa.

"J'en présumai que ce n'était pas seulement la parole d'un garçon soucieux de son indépendance, et qui n'a pas encore rencontré la femme assez attrayante, assez captivante, pour qu'il lui en fasse le tendérent vainement, et c'est vers les Alpes qu'il prit son vol.

"Or, après une exploration studieuse, mais fatigante à l'excès, il résolut de se reposer quelques temps, à l'une de ces stations balnéaires, que fréquentent les gens de loisir: à Aix, en Savoie.

"La saison battait son plein. Tous les jours au Casino, dans les grands hôtels, et jusque dans les endroits publics, les fêtes du high-life se succédaient. De là, affluence d'échantillons de tous les mondes, qui par une convention locale et toute temporaire, se mêlent, sans d'ailleurs se confondre. Il paraît sous-entendu que, finie la saison, on ne se connaîtra plus. C'est un terrain neutre. On n'est pas telle ou telle personne. On est "des baigneurs." Quand on a dîné quelquefois, coude à coude, à la même table, s'il y a sauterie au salon, un jour de pluie, ma foi! on ne regarde pas trop à accorder un tour de valse à un cavalier qu'on ne recevrait peut être pas chez soi à Paris. C'est, dit-on, le charme de ces endroits; la liberté relative d'allures. On danse, on cause, on rit: on va même jusqu'à participer à ce qu'on appelle des "petits jeux" qui ont remplacé les "jeux innocents" de nos grand'mamans, et dont la principale différence consiste à être baptisés de noms anglais; mais peut-être un coup de chapeau, le mois d'après, sur le boulevard parisien, serait-il taxé d'incorrection. Un mot dit tout:—"Ce n'est pas soyant!" A Londres, on dit: "—Shocking!" Ça se va vaut.

Quoi qu'il en soit, poursuivit le vieil armateur, qui, si Américain fût-il, n'en gardait pas moins le goût de la plaisanterie française, quoi qu'il en soit, dis-je, mon cher Gontran, il remarqua une jeune fille qui fit sur lui, il n'y paraît que trop à mon gré, une impression extraordinaire.

"Qui était cette personne? Cela, je crois, nul ne le saura de lui. Tout au plus m'a-t-il laissé entendre qu'elle appartenait aux hautes classes. Mais, puisqu'il l'aimait et puisque j'ai cru comprendre qu'elle y était sensible, pourquoi ne l'a-t-il même pas demandée à sa famille? Il y a là un mystère que je renonce à pénétrer.

"Au demeurant, cette jeune fille en a épousé un autre; aucune relation de près ou de loin ne subsiste entre elle et mon petit-fils; je crois donc que, finalement, la force des choses amènera André à composition, surtout si on l'y aide un peu. Est-ce votre avis?

—Peut-être, fit Gontran.

—On peut toujours essayer.

—Sans doute.

—Et je puis compter sur votre concours?

—Assurément.

—Eh bien! écouter-moi, fit le vieil armateur.

"Nous avons ici un conseil de France, le comte de Flézaile, aujourd'hui ambassadeur, mais assez mal en cour. Ce n'est pas qu'il manque de talent. Au contraire. Très instruit, très versé dans la diplomatie, et d'une intelligence supérieure. Par malheur un panier percé, un homme qui croquerait la Banque d'Angleterre sans s'en apercevoir.

"Tant que sa femme a vécu, il eut du moins les moyens de tenir son rang, grâce à la dot inaliénable de celle-ci. Mais depuis son veuvage!..... Pour tout vous dire: sans mots, sans des prêts qui montent assez haut et qui sont fort aventurés, je crois que son gouvernement lui eût fendu l'oreille. Deux fois, je l'ai sauvé d'un démêtre qui l'eût écrasé.

"Entre nous, mon cher Gontran, je n'ai pas agi par considération pour lui, qui n'est guère intéressant aux yeux d'un homme aussi américanisé que moi. Ce sont ses filles qui m'ont décidé à lui tendre la perche.

"Il en a deux. L'aînée, Mlle Emma, devenue Mme de Riva, femme d'un capitaine d'état-major, attaché militaire en ce moment à une ambassade de l'Allemagne du Sud, est sans doute à l'abri des dilapidations paternelles, bien que je doute fort que son mari ait jamais vu la couleur de sa dot. Du moins, elle est aimée; elle n'est plus exposée à la misère, ou pis encore, à s'allier à quelque sujet de moralité équivoque.

"Mais voilà précisément ce qui menace la cadette, Mlle Hermance.

—Comment cela? demanda Gontran.

—La comte est dans l'impossibilité de rendre ses comptes de tutelle. Ce qu'a laissé au même à la pauvre fille a fondu dans les doigts de son père, elle est dans l'alternative, soit de rester vieille fille ruinée à la mort du comte, soit d'épouser un quelconque qui demandât quitance d'une dot absente.

—Quelle raison aurait-on de faire ce marché de dupe?

—Si la demie n'a pas d'argent, il a de l'influence, du prestige, et il peut obtenir à un tiers telles concessions, tels privilèges, etc., que sa situation lui interdit de rechercher, de solliciter pour lui-même. Loin d'une dupe, il lui fait un habile pilotis, un associé, un compère pour gendre, en vue d'opérations et de spéculations capables, croit-il, de lui procurer de quoi combler un arriéré considérable et les moyens de continuer ses prodigalités de nabab....

Cette confidence du grand-père d'André produisait une singulière impression sur les idées du baron Gontran de Maxens! La combinaison que lui dévoilait Thomas le tentait. Il aurait voulu connaître ce comte de Flézaile. Lui-même et avec enthousiasme, il lui eût proposé de signer des deux mains tous les reçus imaginables. Il entrevoyait des "affaires" éblouissantes à monter avec lui. Aussi fut-il un peu distrait à ce qu'ajouta le banquier.

—Vous connaissez la nature d'André, continua celui-ci. Le sort de cette jeune fille aurait de quoi le toucher pour peu qu'il la connût. Car je l'ai revue l'année dernière, Mlle Hermance, que j'avais connue encore enfant, quand son père était consul chez nous, et elle est faite pour plaire à plus difficile que lui.

"C'est non seulement une beauté parfaite; mais elle est d'une grâce exquise, instruite, aimable et douée d'un charme natif qui s'impose. Ah! si André était à même de la rencontrer, d'être admis près d'elle quelquefois, je jure que son rêve de fidélité éternelle à l'absente s'attiédirait et que l'oubli de faire une bonne action, en soustrayant la seconde fille du comte au risque de tomber dans les mains d'un aventurier, le déciderait à la demander en mariage. S'il s'était trouvé près de moi, lors du dernier séjour du comte et de sa fille, je serais, je crois, parvenu à mes fins. Mais il était en voyage, et il n'a jamais vu Hermance ni son père.

—Mais, objecta Gontran de plus en plus attentif, ce risque d'épouser un aventurier, est-il si certain, monsieur? Encore faudrait-il que cet aventurier plût à cette jeune personne.

—Vous ne connaissez pas le comte! répliqua Thomas. Autant au dehors, dans l'exercice de son mandat et dans les relations mondaines, il est le gentilhomme le plus courtois, et à l'apparence, le plus facile, autant dans la maison c'est le despote le plus absolu. Cet homme ne méritait pas d'être père. Le cœur est fermé à toute tendresse. Sa femme est morte de chagrin et de lassitude dans la vie qu'il lui faisait. Et, pour l'ai, ses filles ne comptent guère plus que ne comptaient les noirs pour les planteurs de nos contrées, avant la guerre de sécession. Il en dispose en maître. Et l'on dit que l'ai-née s'est mariée par contrainte.

"Croyez moi, mon ami, le risque de la pauvre Hermance n'est que trop réel. Bon gré, mal gré, elle sera la femme de celui que son père lui infligera. Inflexible et implacable, dans son foyer, le comte est la terreur de ses enfants. Le suicide seul pourrait dérober la dernière à l'obéissance aveugle et silencieuse que cet homme exige de l'infortunée jeune fille.

—Mais, dit Gontran, que puis-je à cela, monsieur?

—Mon cousin! Vous l'allez voir:

"En ce moment, le comte est en mission diplomatique au Caire, et sa fille Hermance est près de lui. Il m'a écrit qu'il ne peut satisfaire à l'une des obligations contractées envers moi et que de nouveaux embarras le harcèlent. En sorte qu'à l'abri de belles phrases et de promesses solennelles, il me demande de lui fournir de quoi payer la traite à présentation.

"De plus, il me parle d'un emprunt plus ou moins catholique, que voudrait contracter l'administration khédiviale. Il se dit en mesure de faire agréer le banquier qu'il patronnerait. Seulement, il faudrait souscrire à certaines conditions, difficiles à énoncer par lettre, et pour cause; d'où suit qu'il m'invite à lui envoyer un chargé de pouvoirs.

"Vous comprenez ces affaires-là, Gontran. Elles ont des dessous compliqués et il faut que sur une vaste échelle tout ce qui tient de près ou de loin au monarque ait la patte suffisamment graissée. Ce n'est pas du tout de mon goût.

"Mais, je vois là une occasion de mettre André en rapport direct avec la fille du comte, et par suite de le tenter d'arracher cette enfant à la triste destinée que l'avidité de son père lui réserve. Je voudrais qu'André consentît à aller étudier la proposition de Flézaile. Vous avez de l'influence sur lui. Prêtez-moi votre ami. Vous l'accompagneries, moi dissant chargé du côté pratique de la négociation, qui nécessairement n'aboutira pas, puisqu'il n'entre pas dans mes idées de me procurer des bénéfices de ce genre. Emporté par votre parole non plus que le comte puisse m'accuser de duplicité, et je suis disposé à lui compter en argent propre, l'équivalent de celui qu'il espère de mauvaises louches.

"Ce serait le point capital de votre intervention en ceci. D'une part, vous édifierez mon cher enfant sur la situation de la pauvre Hermance, au cœur, par sa beauté et son charme elle plairait à André. Puis, s'il inclinait à demander sa main, vous détermineriez le comté à l'agréer en lui offrant pleine et entière remise de sa dette envers moi, reçu de la dot de sa fille et le montant de ce qu'il propose de.... gratter sur l'emprunt de la cour égyptienne. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas?

—Tout à fait, monsieur.

—Approuvez-vous mon désir?

—Pleinement.

—Eh bien! laissez-moi préparer André qui ne doit pas soupçonner notre complot, et disposez vous à partir avec lui.

Gontran se borna à un signe d'acquiescement muet.

C'est qu'il était profondément troublé. Et crainte de se trahir, il répondit d'un mot laconique. Oui, troublé, agité au fond de l'âme, par une jalousie, un sentiment d'envie, qu'il ne parvenait pas à surmonter.

Il se comparait à André. Tant de choses pour André! Et pour lui, Gontran, quoi? Rien! Pourtant le mérite du petit-fils de Laroche était-il si supérieur au sien? A ce moment, une sorte de vertige poignant lui mettait de le haine au cœur contre ce garçon si largement favorisé, et pire de qui il se considérait comme rabaissé, réduit au rang de serviteur.

Sans doute, si la mission qui lui confiait le grand-père réussissait, Gontran en serait largement récompensé. Mais il n'en resterait pas moins un agent, un subordonné, un salarié indépendant.

Au fait! n'y avait-il pas moyen de travailler pour lui-même, en accomplissant cette mission délicate? Il y songea. Pourquoi n'aviserait-il pas à supplanter son ami près du comte et de sa fille? On l'a représenté comme deux moins, il eût signé le reçu de la dot dilapidée. Sans difficulté, lui, il accepterait de poursuivre le succès de cet emprunt où, en dehors des familiers de la cour khédiviale, il y avait tant à "gratter," comme disait Thomas Laroche.

Ah! le beau rêve! La fortune, l'indépendance, et une source de profits incessants, énormes, grâce au crédit de son futur beau-père, dans les hautes sphères, qui disposent de monopoles et de faveurs inestimables!

Non! non! il ne fallait pas qu'André fût tenté d'offrir un refuge à Hermance; il fallait qu'elle devînt la baronne de Maxens, au lieu de Mme Laroche. Quelle difficulté? Jouer double jeu? Tant pis! après tout, c'est, selon l'expression américaine, la "bataille pour la vie!" Odieux et démoralisant pugilat. Soit! Encore une fois, tant pis! Il en avait assez de la médiocrité. Il n'en méritait pas la mortification.

Cependant, plairait-il mieux qu'André à Hermance? Eh! qu'importe! De caractère dont était le comte, c'est de lui qu'il convenait, de se faire bien venir: c'est lui qu'il fallait séduire jusqu'à le capter. Son despotisme aurait vite raison des résistances de la demoiselle, laissez-le faire!.... Bien malheureuse, après tout, cette jeune personne, de devenir la femme d'un garçon titré et d'aussi bon air, je suppose, que le descendant d'un aubergiste maître de poste!

Ces réflexions l'abeorbèrent tard dans la soirée. Retiré dans son appartement, il hésitait à se mettre au lit, crainte de s'y agiter sans dormir, et peu à peu l'idée fixe l'amena à contempler d'avance le tableau des prospérités enviées.

Il se voyait riche, honoré, triomphant. Il tenait grande place dans la haute société parisienne. Il recevait les sommités politiques dans son hôtel, quelque part vers les quartiers neufs adoptés par l'aristocratie nouvelle.

Propriétaire d'un château,—peut-être celui de sa famille, rachetés à cet effet,—il se faisait élire, et qui sait si les événements ne le porteraient pas jusqu'à la présidence d'un conseil des ministres!

L'éblouissante perspective! que de jouissances de tous ordres elle comportait! il s'y contemplait déjà, se délectant dans son orgueil; s'en éprenait au point de perdre de vue le point de départ; c'est-à-dire les moyens obscurs par lesquels il aurait débuté de connivence avec l'ambassadeur.

Bah!.... Que de gros personnages en ont autant, sinon plus, sur la conscience! Une crise à passer, que le temps efface; que le succès, innocente et légitime.

Chose bizarre! Celle qui seule pouvait le porter là, Mlle Hermance Flézaile, il y pensait à peine. Elle était jolie, il était dit Thomas. Tant mieux, au fil! Mais où elle fêté ordinaire, banale, dégénérescence, ses imperfections n'comptent rien changé aux aspirations de Gontran. A son programme, à sa résolution, qui elle maintenant prenait corps et s'affirmait.

Il lui semblait qu'à l'égard d'André, il ne lui causait préjudice qu'bort. André ne connaissait même pas cette demoiselle, André n'était point homme à se prêter aux combinaisons de Pemprunt khédival. André, enfin, se concentrait dans le souvenir bien prolongé, un peu niais, d'une femme inaccessible. Eh bien! si Hermance épousait Gontran, du jour au de force, qu'y perdrait le petit-fils du banquier? Rien de rien, assurément. Il continuerait de se concentrer, puisque ça lui faisait plaisir!

Comme le baron de Maxens en était là, sentant ses nerfs se calmer, on frappa doucement à sa porte.

Il regarda la pendule. L'aiguille marquait minuit et demi. Seul, André pouvait venir à pareille heure.

—Entrez! dit-il.

Et André entra, en effet.

—J'ai vu de la lumière à ta fenêtre, dit-il, et j'ai voulu te donner des nouvelles de France, que j'ai apprises à ce dîner, où grand-père a désiré que j'allasse. Tu m'en vois tourmenté.

—Tu es le bienvenu, répondit rondement Gontran, en sant de même du tutoiement, qui d'abord lui avait été établi entre eux; mais tu sais qu'il faut se méfier des nouvelles des pays lointains, dans le monde du négoce. Il n'y a parfois de vrai qu'un coup de Bourse organisé par des spéculateurs plus ou moins délicates sur les procédés de s'emplir les poches.

—C'est fréquent, en effet. Mais celles-ci ont un caractère quasi-officiel.

—Sont-elles alarmantes, vraiment?

—Elles sont graves, du moins. La guerre vient d'éclater entre nous et les Allemands.

—Ça va faire baisser les trois pour cent! répliqua indifféremment Gontran, tout à fait au courant du trafic de banque. Tu devrais réveiller ton grand-père. Il donnerait peut-être des ordres à exécuter en Bourse demain.

—Voilà tout ce que peis tu suggère? demanda André légèrement surpris.

—Pour le moment, répondit Gontran, se souvenant que sur certains points, notamment le patriotisme, son ami avait des susceptibilités ombrageuses.

"Tu sais bien ce que c'est qu'une guerre en ce temps-ci. L'affaire de quelques semaines. Rappelle-toi Sadowa. D'ailleurs, sauf des vœux stériles, qu'y pouvons-nous, toi et moi, à cette distance? En partant, dès demain, s'il y a un départ, pour New York, nous aurions l'air d'arriver comme la *mouche du coche*, réclamer une part de lauriers, à laquelle nous n'aurions guère droit que par procuration, puisque, tout comme moi, m'as-tu dit, tu as eu un remplaçant sous les drapeaux.

—Cependant, objecta André, si la France avait besoin de nous?

"Tu admettrais donc que la guerre lui fût contraire?

—Que sait-on jamais! Les Autrichiens se croyaient bien forts contre la Prusse. Enfin, si c'était le cas, si la patrie essuyait des revers?....

—Dame!.... fit Gontran, intimement contrarié et interdit.

—Tu viendrais avec moi, n'est-ce pas?

—En France?

—Nous enrôler, nous battre!....

—Naturellement! fit Gontran le cœur serré.

Mentalement, il la venait au diable cette France, dont la querelle venait à la traverse de l'espérance dont il se berçait tout à l'heure encore. Tout s'effondrait, tout s'écroulait. Plus rien que la mauvaise réalité. Le fatal pressentiment du conseil des ministres se retrouvait Jean comme dépeint, simple commis dans un comptoir américain, soumis au bon plaisir d'un "patron", lui, ne baron, lui qui s'estimait si au dessus de la masse des autres êtres créés. Et quel patron! Un marchand de gros sous, débarqué en sabots, installé domestique du public au coin de la borne et croyant monter en grade parce qu'un autre trafiquant l'avait recueilli en qualité de garçon de magasin. Le voilà ce millionaire de qui on parle tant! Le voilà ce parvenu dépendant.

Toutefois, si humilié qu'il se sentît, ce "rustre" enrichi constituait sa suprême ressource. Imprudente de le heurter, lui, son seul petit-fils. Adieu, l'affaire du théâtre. Et ces deux gens-là s'engageraient de sentiments patriotique, il faudrait que lui aussi il allât se mêler de cette guerre, dont il se souciait comme de ses premiers soulliers. A la bonne heure s'il eût été officier; s'il eût eu à commander, comme il convenait, pensait-il, à un homme de son sang, à un descendant de la race, un dernier des barons de Maxens. Mais s'en-gager comme simple soldat, subir le contact de paysans et d'ouvriers, obéir à quelque sergent grossier et brutal!.... Quelle chute après le rêve, dans lequel son imagination nageait au moment où André avait frappé à sa porte.

Cet André!.... Il ne comprenait pas. Lui si riche, si habitué au large bien-être que lui prodiguait son grand-père, lui de goûts délicats, il tenait pour rien les déplaisances du camp et de la caserne, l'promiscuité de camarades communs, la soumission à des sous officiers sans éducation. La drôle de chose! au sentiment de Maxens.

Tout cela qui lui traversait l'esprit, l'empêchait de prêter attention à ce qu'André ajoutait: à savoir que l'Europe, mieux instruite de l'état de la France que la France elle-même, si intéressée pourtant dans la question, mais si étroitement maintenue dans l'ignorance par un gouvernement dont le prestige déclinait, l'Europe, disons-nous, augurait mal pour nous, de suites de ce conflit.

Le jeune Laroche, s'il n'eût obéi qu'à son envie, eût gagné un port français le plus vite possible. Mais le grand-père, si vieux! ne s'affligerait-il pas d'une séparation, — peut-être définitive, — que rien encore ne rendait indispensable? Voilà le seul motif, le déterminant à attendre. Et André, en définitive, n'est